

Préface

Il va sans dire que le présent livre n'est rien d'autre qu'un ouvrage à caractère humoristique. Il a été écrit dans l'unique but de distraire, d'amuser et de faire rire. Les événements y sont présentés de manière à mettre en exergue le côté burlesque des choses, sans pour autant omettre de souligner l'importance des messages véhiculés. Nul n'est parfait dans ce monde, n'est-ce pas ? Mais, tout de même ! Ce n'est pas en dissimulant ses défauts qu'on parviendra à les corriger ou à s'en débarrasser, mais plutôt en les affrontant courageusement, avec force et détermination. On ne cache pas le soleil avec un tamis. Le meilleur moyen de se libérer de la peur d'entrer dans une grotte, c'est d'y pénétrer.

Dans bien des cas, l'humour peut se révéler très utile dans le sens où elle permet d'aborder n'importe quel sujet, qu'il soit d'ordre politique, social ou humain, et d'en parler au grand jour, sans honte et sans complexe, en n'hésitant pas à le traiter avec légèreté et, parfois même, à le tourner en dérision. Comme le dit un vieux dicton : « il vaut mieux en rire qu'en pleurer ».

Dans cet ouvrage, certaines anecdotes relatent des faits réels similaires à ceux qui meublent le quotidien de la plupart des émigrés originaires d'Afrique du Nord. En effet, les événements vécus par Moussa Kermous et son épouse Halima, sont ceux d'un couple d'émigrés algériens venu s'installer définitivement en France. Réussir son intégration n'est pas une chose facile. Le chemin y menant est truffé d'embûches.

Le couple a du faire face à d'énormes obstacles, très éprouvants, dressés çà et là pour décourager les candidats

à l'immigration. Il a subi des brimades humiliantes infligées par des individus sans scrupules dont le comportement signifiait clairement qu'ils n'étaient intéressés que par l'argent. Le reste leur importait peu.

Mais attention ! On ne doit pas mettre tout le monde dans le même sac. La majorité des gens, auxquels le couple avait eu affaire, respectait les règles de la morale et de l'honnêteté. Donc, il ne faut jurer de rien et agir avec prudence en évitant de généraliser les choses. Un jugement hâtif débouche, presque toujours, sur une erreur.

Partout, il y a des ripoux. Des gens qui cherchent à s'enrichir sur le dos des autres, on en rencontre tous les jours et dans tous les endroits. Des êtres malsains, des corrompus, des trafiquants, des combinards, il en existe dans tous les pays, dans tous les types de société, dans tous les systèmes et dans tous les organismes, gouvernementaux ou non. La corruption est un mal rampant et visqueux qui affecte tous les milieux : sportif, politique, culturel, économique, judiciaire et autres.

Les quelques cas cités dans ce livre découlent plutôt du comportement instinctif d'individus qui agissent pour leur compte personnel que d'une méthode conçue et planifiée par un groupe bien structuré. Dans un cas comme dans l'autre, ce qui est certain, c'est que ces gens ne rendent service ni à eux-mêmes, ni à la société.

Les deux pays, qui ont marqué ma vie d'une manière indélébile, sont : l'Algérie et la France. Je suis sensible à tout ce qui touche aussi bien à ma terre natale qu'à celle qui m'a accueilli. J'aime autant l'une que l'autre et je m'accommode très bien des deux cultures. Je peux vous assurer qu'écouter une chanson « chaâbi » de feu Hadj Mohamed El Anka me procure autant de plaisir que d'entendre la merveilleuse voix de la très regrettée Edith Piaf.

A ceux qui parlent de choc de civilisations, j'ai envie de dire qu'il y a plutôt complémentarité. Il suffit tout simplement de s'ouvrir et de favoriser les échanges pour

réaliser subitement qu'on a beaucoup à apprendre de l'autre. La paix ne peut être instaurée que par le dialogue et la communication. Comme je l'ai dit auparavant, le fait que certains individus profitent de leur fonction pour se remplir les poches ne signifie absolument pas que tout le monde agit de la sorte. Les brebis galeuses représentent une infime minorité par rapport aux millions de citoyens travailleurs et responsables qui accomplissent leur mission avec honneur et dignité.

Cet ouvrage relate une histoire dont le début se situe en Algérie, au temps du parti unique et des pénuries, alors que Moussa Kermous n'était qu'un jeune adolescent. Après son mariage avec Halima et la naissance de sa fille Djamila, il demeura longtemps sans emploi, jusqu'au point de ne plus pouvoir subvenir au besoin des siens. Ne trouvant aucune solution et après avoir mûrement réfléchi, il décida de s'expatrier en choisissant la France comme terre d'accueil. Alors, commencèrent les interminables et fastidieuses démarches pour l'obtention des documents officiels accordant au couple le droit d'émigrer légalement.

Tout au long du parcours, tant en Algérie qu'en France, les deux époux furent confrontés à divers événements, insolites, cocasses et rocambolesques. Gags, calembredaines, calembours, jeux de mots et plaisanteries se succèdent à un rythme léger et agréable.

En Algérie, l'hospitalité est un devoir. Les gens sont ouverts et très accueillants aussi bien avec les touristes d'origine étrangère qu'avec les émigrés revenus au pays pour les vacances d'été. Les algériens sont toujours prêts à rendre service. Le désir de faire plaisir l'emporte sur tout le reste. Seuls quelques opportunistes usent de ruse et de malice pour profiter de la largesse des autres.

L'auteur

Là-bas mieux qu'ici

Moussa Kermous n'avait rien du méchant gars. C'était tout simplement un homme qui avait eu la malchance de naître du mauvais côté de la barrière, au mauvais endroit et au mauvais moment. Il avait passé son enfance dans la rue, livré à lui-même, sans pouvoir aller à l'école pour y apprendre, comme beaucoup d'autres gamins, les connaissances nécessaires à toute réussite sociale dans un pays dit émergent, c'est-à-dire un pays encore sous-développé mais qui est sur la voie du développement. Or, comme cette voie est très, très, très longue...

Une déveine monumentale l'accompagnait, sans jamais le lâcher, depuis le jour de sa naissance. Pensez donc ! Sa mère l'avait mis au monde un vendredi treize à treize heures, au treizième étage de l'hôpital, dans la chambre numéro treize où elle occupait le treizième lit. Elle avait accouché juste après avoir dégusté un « Bouzelouf » (tête de mouton) aromatisé au cumin et farci aux épinards. Et comble de malheur, elle avait mangé en regardant la télé alors qu'à ce moment là, on passait une émission sur les chats noirs et leur réputation d'être des porte-malheur.

Pendant qu'elle se restaurait, elle voyait, en gros plan sur l'écran télé, un énorme matou qui la fixait intensément. Son regard pénétrant lui fit tellement peur qu'elle éteignit le poste récepteur.

Avec tout ça, le destin de Moussa était tracé. Il allait de déboire en déboire, d'échec en échec. Résigné et un tant soit peu fataliste, il subissait tout en silence et pensait que c'était Dieu qui avait choisi pour lui ce douloureux destin et qu'il devait l'accepter sans se plaindre. Il croyait

sincèrement que si l'Être Suprême avait décidé de lui attribuer cette vie de misère, c'est qu'il la méritait sûrement. Car, l'Éternel ne se trompe jamais.

Adolescent, il savait à peine lire les premières lettres de l'alphabet. Il pouvait aller jusqu'au « F ». Après, ça bloquait sérieusement dans sa tête. Impossible de dépasser cette lettre. Son esprit refusait de le faire et au fond de lui même, il savait pourquoi. Le « F » majuscule le fascinait. Il était capable de passer des heures à le contempler et à l'admirer, sans se lasser.

Il le trouvait beau, élégant, fier, majestueux et voyait en lui le symbole de la force. C'était le « F » de la France, cette belle et grande nation dont il avait tellement entendu parler. Les gens ne tarissaient pas d'éloges sur ce pays et le décrivaient comme un paradis où tout le monde était heureux. Oui, le « F » le faisait rêver de la France.

Son grand amour pour le « F » ne l'empêcha pas de s'apercevoir que ce blocage le gênait considérablement. Il y mit du temps, mais il finit par comprendre qu'il fallait faire quelque chose pour s'en débarrasser. Aussi, il décida d'en étudier les causes et courut s'inscrire à l'école de rattrapage du quartier, espérant ainsi trouver et les réponses aux questions qu'il se posait et un bon moyen pour vaincre ce gros handicap.

Hélas, dans cette école, les profs s'en foutaient royalement de la lecture, de l'écriture et des problèmes du petit Moussa Kermous. Au lieu de s'occuper des élèves, ils préféraient utiliser leurs bureaux pour jouer aux dominos sans numéros. Cela leur permettait de montrer à tous, d'une manière franche et directe, sans faire de chichi et sans complexe, qu'ils étaient d'authentiques abrutis formés au centre national d'initiation à la pratique du crétinisme scientifique. Parfois, ils s'allongeaient à plat ventre sur le dos pour lire tranquillement un journal non imprimé ce qui démontrait, encore une fois, qu'ils avaient des têtes pleines de vide.

A la maison, kif-kif la même chose pour le jeune Moussa. Son père, un ignare de catégorie supérieure, n'arrivait même pas à déchiffrer le « A ». Cette lettre ne lui plaisait pas parce qu'écrite en majuscule, elle avait une tête, deux jambes et une ceinture alors que lui, il n'avait pas de tête. Et ça l'embêtait beaucoup de se sentir inférieur au « A » majuscule. C'était mental. Face à ce signe graphique, il était pétrifié. Tel un âne égyptien datant de l'ancienne époque et réduit à l'état de fossile, il était doté d'une imbécillité exceptionnellement rare, provenant certainement d'un héritage karmique.

Vaincu par le « A », il décida d'apprendre l'alphabet français en commençant par la fin, c'est-à-dire par le « Z ». Il maintint cette position, contre vent et marée (sirocco aussi), allant jusqu'à dire, à qui voulait l'entendre et même aux autres, qu'il avait le droit de le faire puisque les plus grands scientifiques de ce monde usaient du compte à rebours et que personne ne le leur reprochait. Par conséquent, il estimait que rien ne pouvait l'empêcher d'apprendre à lire l'alphabet en partant de la dernière lettre.

Ayant constaté son penchant inné à entreprendre toujours les choses à l'envers, des âmes charitables eurent pitié de lui et lui conseillèrent d'étudier plutôt la langue arabe. Mais là aussi, en vraie tête de mule, il s'entêta à vouloir écrire l'arabe de gauche à droite. C'était comme vouloir entrer dans la mosquée en enlevant la chéchia au lieu des souliers (enlever les deux, c'est encore mieux). Finalement, victime de sa propre stupidité, il finit par abandonner le chemin de l'école pour entamer, dès l'adolescence, la carrière d'un escroc minable et sans envergure, devenue par la suite celle d'un fainéant qui avait tout raté dans sa vie.

Adolescent, Moussa était incompris de tous, même de ceux qui croyaient le connaître. Malgré tout, il essayait de se frayer, tant bien que mal, un chemin dans les dédales

d'une société hypocrite et impitoyable où tout est basé sur le rapport de force. Moussa était un grand sentimental. Sensible et rêveur, le regard poétique, il était d'une extrême gentillesse.

Les gens le trouvaient sympathique et appréciaient sa compagnie. C'était un jeune homme tout en finesse dont le physique, très attrayant, agrémentait d'une note harmonieuse le charme de son élégance naturelle. En un mot, il plaisait beaucoup. Heureusement pour lui car, si en plus de la pauvreté et de l'analphabétisme, il avait hérité de la mocheté physique et mentale de son père, il pouvait mettre une croix sur toute possibilité d'apporter une quelconque amélioration aux misérables conditions de vie auxquels il était soumis.

Né dans le très populaire quartier de « Tebbana », sur la rive gauche de l'oued Aïn-Sefra, à Mostaganem, jadis ville du mimosa, aujourd'hui ville poubelle, il habitait une rue où il y avait pas moins de douze bordels. Ils étaient alignés, porte à côté de porte, du numéro un jusqu'au numéro douze. La ville était connue à l'échelle nationale pour ses belles plages de sable fin doré (la Salamandre, les Sablettes, Kharrouba), mais sa réputation de ville à boxons était si grande qu'elle avait dépassé les frontières du pays. La fameuse phrase « finir sa soirée au bordel » est d'origine mostaganémoise.

Jadis, encore enfant, Moussa avait côtoyé toutes sortes de voyous. Des marlous, des voleurs, des vicieux et des bandits de la pire espèce. Des êtres malfaisants, nuisibles à la société, qui vivaient dans la déchéance totale. Une délinquance dure qui engendrait une insécurité inquiétante contre laquelle nul n'était à l'abri. La malchance d'avoir vu le jour et grandi dans un endroit aussi pourri, avait amené le petit Moussa à être le témoin de scènes horribles dont il garde encore aujourd'hui, présents dans sa mémoire, des souvenirs d'une grande netteté. Jeune et

innocent, il avait assisté, involontairement, à des bagarres sanglantes entre des individus sans foi, ni loi.

Des scènes horribles qui feraient fuir le plus courageux des hommes. Terrifié par toute cette violence, il s'était mis à détester fortement la vie qui était la sienne dans ces lieux. Les truands n'hésitaient pas à s'entretuer pour presque rien, en utilisant toutes sortes d'armes. Des bandes entières se tapaient dessus à coups de couteaux, de matraques, de chaînes ou de barres de fer. La plupart du temps, ça se terminait à coup de revolvers.

A dix neuf ans, Moussa avait failli embrasser la carrière de proxénète. Madame Arlette, la sous-maîtresse du « Chabanais », le bordel le plus huppé de la rue, aujourd'hui transformé en musée d'art et de culture (réhabilitation réussie, n'est-ce pas ?), était sérieusement tombée amoureuse de lui. Moche comme un dromadaire en période de rut, elle savait qu'elle n'avait aucune chance. Alors, elle essayait de le ferrer par la fameuse méthode « crache le pognon si tu veux mes rognons » dont les règles avaient été établies par les anciens parrains de la mafia locale. Elle le relançait sans cesse en lui faisant parvenir beaucoup d'argent (sale, évidemment) par l'intermédiaire de l'entremetteur de service, Si Chekam, surnommé le fourbe parce que plus mouchard que lui, à cette période, ça ne pouvait pas exister. D'ailleurs, afin d'éviter toute confusion sur la personne, les macs du coin lui avaient fait tatouer une chèvre sur le front.

Moussa refusait l'argent de la mère maquerelle, non pas par respect des lois et des moeurs mais parce qu'il était follement épris de la belle Halima, la fille de Monsieur Gouffa Ibn Gouffatine, le vendeur de couffins de la rue de la Mosquée Invisible. Il entretenait, avec elle, une relation secrète, profonde et très suivie, depuis plus de deux ans.

Très amoureux l'un de l'autre, les deux amants ne désiraient qu'une chose : s'unir pour le meilleur car le pire, ils le vivaient depuis pas mal de temps déjà. Halima

demeurait à la rue Sidi Sadiq, au quinzième et dernier étage du plus haut immeuble de la ville. C'est un bâtiment dont l'ascenseur n'avait jamais fonctionné, ne fonctionne toujours pas aujourd'hui et ne fonctionnera certainement pas dans le proche et même le lointain avenir. Par la force des choses, les habitants de l'immeuble étaient tous devenus des adeptes de la varappe.

A vrai dire, une société communautaire, enfermée sur elle-même jusqu'à être totalement déconnectée du reste du monde, dans laquelle les gens appliquent à la lettre la devise « Tout pour moi et rien pour vous », ne peut en aucun cas déroger à la règle et effacer une vieille coutume, datant de mathusalem (pas de Jérusalem, ni de Sidi Belkacem) mais toujours en vigueur, qui veut qu'avant le mariage, toute relation amoureuse doit être vécue discrètement, à l'abri des regards et des « qu'on dira-t-on ». Etre amants, oui, mais sans l'étaler au grand jour, comme le font les gens avisés.

D'où le proverbe : « Idylle secrète, liaison parfaite »

Moussa tenait le coup grâce à l'amour de Halima, Il se sentait réconforté et soutenu, même si, la plupart du temps, il demeurerait impuissant face aux difficultés de tous les jours. Il avait passé son enfance à déambuler dans les rues de ce quartier infernal, en contact permanent avec des gens sans scrupules. Il ne pouvait se réfugier nulle part et surtout pas chez lui. Il préférait rentrer à la maison le plus tard possible, uniquement pour dormir car, le pire l'y attendait.

Son père, l'escroc minable spécialiste du tout à l'envers, avait plongé à fond dans l'alcoolisme. Il ressemblait à un vieil épouvantail miteux, ce qui mettait en relief son extrême laideur et le rendait infréquentable. Ce sinistre personnage était pourri jusqu'à la moelle des os. Il se comportait comme une brute avec tout le monde. Veuf, il vivait avec son fils qu'il n'arrêtait pas de malmener.